

ŒDIPES, drame en trois actes d'André Gide (Théâtre de l'Avance).

Est M. André Gide soit un de nos essayistes les plus intelligents, nous-mêmes, qui n'approuvons pas toujours les directions de son intelligence, estimerions souverainement injuste de le méconnaître.

Malgré l'entreprise est singulière, et, malgré tout, un peu irritante, de prendre des personnages aussi fixés que ceux de la fable grecque pour interprètes de ses propres hésitations, de créer de toutes pièces un Œdipe qui a les pensées et les expressions de M. André Gide, de telle manière qu'à chaque instant, à tout le moins sur le plan des sentiments, nous avons cette impression de déséquilibre et d'anachronisme où les fabricants d'opérette prennent le meilleur de leur inspiration et de leurs effets.

Œdipe serait-il donc une sorte d'opérette à système, de bouffonnerie philosophique ?

M. André Gide, dans une lettre publiée avant la représentation, nous assure que nous ne devons pas nous faire scrupule de nous « esclaffer » par endroits, et qu'il serait déçu, à l'occasion de ne point entendre nos rires.

À la vérité, son Œdipe n'est pas, malgré tout, d'une telle drôlerie irrésistible, et quelques trivialités comme « Tirésias nous embête », ou « Vous vous êtes fichu de nous », qui semblent d'ailleurs comme « plaquées » dans le dialogue, ne sauraient suffire à nous faire nous « esclaffer » et rire aux éclats.

Plus déplacées encore et déprimantes seront les scènes d'Électre et Polynice, avec leurs sœurs Antigone et Ismène, où, manifestement, on sent chez M. Gide une volonté d'apporter certaines troubles audaces, auxquelles, sur le nom de l'auteur, les spectateurs doivent s'attendre, — inquiétude, frigidisme, refroidissement, — de telle façon que, l'antiquité et la Grèce oubliées, nous ne nous trouvions plus qu'en pleine atmosphère gidiennaise.

Il reste du moins, en dehors des volontaires trivialités que j'ai dites, un style remarquable, étonnamment « dépouillé », juste, et direct, où il apparaît que l'influence exercée par M. Gide fut d'abord, essentiellement, une influence d'écrivain.

Et puis il y a la mise en scène de M. Pitoëff, son interprétation d'Œdipe, — si loin, évidemment, de l'Œdipe de Mouret-Sully, — un Œdipe vaniteux et un peu mystificateur, qui à la fin se crève les yeux, moins pour échapper à la vue de ses crimes, que pour tenter quelque chose de monstrueux et d'extraordinaire, à quoi peut-être la divinité, qui déterminera tous ses actes et les pires, n'avait pas songé.

Encore que la compagnie de M. Pitoëff, et M. Pitoëff le premier, semblent un peu gênés et empêtrés dans les draperies antiques, le spectacle est ingénieux et de qualité, et Mme Ludmila Pitoëff réalise, en quelques attitudes et de brèves répliques, une Antigone, à la fois ingénue et tenace, exquise de grâce, d'émotion et de jeunesse.

La même, au fin de spectacle, est apparue sous les traits de la femme de ménage au grand cœur, du « Miracle de Saint-Antoine » de M. Maurice Maeterlinck, dont la reprise fait affiche avec l'« Œdipe » de M. André Gide.

M. Maeterlinck est persuadé, comme M. Dorgèlès et son « Saint Magloire », que les saints sur la terre, à notre époque, ne trouveraient plus d'asile que dans les maisons de santé. — et c'est là que, menottés aux mains, les héritiers de Mme Hortense feront conduire saint-Antoine, coupable d'être venu ressusciter leur vieille parente.

Cette farce un peu grosse et facile est jouée par M. Pitoëff comme une sorte d'images du douanier Rousseau, — et cela souligne ce que la structure de M. Maeterlinck a de d'un peu surprenant ; voyez-vous le douanier Rousseau illustrant *Pellée et Mélisande* ?